

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 5

Artikel: Ao catsimo
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Insouciance. — Une noce est à l'église.

La mariée est modeste et recueillie. L'époux, un gros bonhomme, cause et rit bruyamment. Le pasteur exaspéré :

— Ce n'est pourtant pas le moment de rire, quand vous vous mariez.

Tel médecin, tel client. — Notre ami R... a la manie de faire de l'esprit et pourtant ça ne lui réussit guère.

Présentant l'autre jour son médecin à une dame :

— Madame, je vous présente M. P... (puis, souriant avec malice, il ajoute :) vétérinaire.

— Mais, mon cher, réplique le docteur, vous pouviez vous dispenser de faire comprendre que c'est moi qui vous soigne.

La réforme de l'orthographe.

On ne parle, depuis quelque temps, que de la réforme de l'orthographe, et si l'on n'en parle pas plus, c'est que les événements de Russie et d'Extrême Orient fournissent d'autres thèmes aux journaux de chez nous et d'ailleurs. Moi je me déclare d'emblée pour l'orthographe libre, estimant qu'elle est, aussi bien que la ponctuation, une affaire de tempérament. De plus elle nous fournit d'inappréciables joies, d'exquises surprises que l'on demanderait vainement à l'orthographe réglementaire, académique, qui n'a pas plus d'imprévus qu'une allée de platanes au long d'un boulevard rectiligne.

Je vous entends déjà parler d'anarchie ; non pas ; l'anarchie, c'est le désordre érigé en loi ; ce que je réclame, moi, c'est la loi dans le désordre ; ce n'est pas la même chose. Une orthographe libre, personnelle, sans entraves ni règles d'aucune sorte, pleine d'imprévus amusants et cocasses, voilà le rêve. Avez-vous songé à l'intérêt que présenteraient nos journaux lorsqu'on ne serait plus exposé à y lire, jour après jour, les mots écrits de la même manière ? Quelle source de douce hilarité et de commentaires !... Voulez-vous une preuve de ce que j'avance ? Tenez, lisez la lettre suivante qui a été envoyée, tout dernièrement, à l'administration d'un journal de notre canton. Je la déclare absolument authentique ; je ne fais qu'y supprimer les noms propres.

* * *
« A X..., le 15 Janvier 1905.

Cher ami

Je me prend la liberté de Vous trasser ses deux mot Pour Vous faire connaître ma passion de lire ce Journal De Voir ce qui se passe des Chambres à l'ouër et les aciden et les affère Etrangère de la Guerre ; Quand à au paiement Je Vous paierai à la fin du moi de février .. franc Tachez qui Vienne Journalleman, sof le Dimanche Je Vous félicite pour le Journal

Recevez mes plus Sincère sallutastion. »
(Signature.)

Il n'y a pas à dire ; une orthographe semblable est pourtant plus originale que celle que l'on voit partout et dont on commence à avoir par dessus la tête.

Quant au style, il n'est pas en cause.

HENRY VERNE.

Tout seul. — Une brave campagnarde venait de perdre son mari.

— Comment, votre mari est mort sans secours ? Il n'y avait pas là un médecin ? lui demande-t-on.

— Ma foi, non, monsieur, chez nous, nous mourrons nous-mêmes.

Anti-féminin. — Ce sont les dames qui ont eu le plus de peine à s'habituer au système métrique, lors de son introduction chez nous.

— Rien d'étonnant à cela, disait quelqu'un, les dames ne veulent entendre parler ni de mètre ni de stère.

Désespoir. — Comment, mon gendre, il y a trois mois à peine que votre femme est morte et vous êtes allé au bal hier ?

— Oh ! maman, j'ai dansé si tristement.

Au Cercle anglais. — C'est aujourd'hui, au Cercle anglais, huitième soirée annuelle du *Mont-riond Football-Club*. M. Thibault, violoniste, et l'Orchestre de Beau-Rivage prêtent leur concours. Le programme est varié. Nous y remarquons « Football et Variétés », une revue-prologue due à une plume que nous savons très spirituelle. Outre cela, deux comédies, trois productions de M. Thibault et plusieurs morceaux d'orchestre.

Les chansons de jadis.

Excusez si je vous dérange.

Je me pique d'être poli,
Et mon exemple est bon à suivre ;
Non, rien, selon moi, n'est joli,
Messieurs, comme de savoir vivre ;
Or, un refrain aimable et doux
Doit ici m'aller comme un ange ;
Et je viens chanter avec vous,
Excusez si je vous dérange.

La toilette nuit aux amours :
Est-il un amant qui le nie ?
Moi, je déteste les atours
Quand je suis chez mon Eugénie.
Vous me dérobez mille attraits,
Châle épais, sévère fontange ;
Pour les admirer de plus près,
Excusez si je vous dérange.

Quel est le sot ou l'ignorant
Qui met dans sa bibliothèque
Un Pradon sur le premier rang,
Dans un coin, Racine et Sénèque ?
Envers eux je sens trop combien,
Cher Pradon, l'erreur est étrange,
Pour leur honneur et pour le mien,
Excusez si je vous dérange.

Avec un accent douloureux,
Si nous répétons dès l'aurore,
Quoi, la vigne, malgré nos vœux,
Hélas ! ne bouge pas encore ;
Dans quelle ivresse nous nageons,
Aux approches de la vendange,
Quand la nuit a dit aux bourgeois !
Excusez si je vous dérange.

Comme moi, ne trouvez-vous pas
Dame Atropos bien malhonnête ?
Lorsqu'il nous faut sauter le pas,
Aucune raison ne l'arrête !
La traîtresse, au fatal moment,
Soit que l'on boive ou que l'on mange,
Ne nous dirait pas seulement :
Excusez si je vous dérange.

ETIENNE JOURDAN.

Réveil. — Saisi au passage :

— Figurez-vous que ce matin je me suis réveillé tout bête.

— Ah !... Et comment vous étiez-vous endormi ?

— Comme à l'ordinaire.

Télégramme. — Dépêche reçue dernièrement par un marchand de bestiaux :

« Demain tous les porcs en gare ; vous attendez aussi ; mais ne puis arriver que demain, train de voyageurs ne prenant aucun animal. Mauvaise foire, prix du bétail augmente ; si vous avez besoin d'un bœuf, pensez à moi. »

Nos gymnastes. — Ce soir, au théâtre, soirée annuelle de la *Section bourgeoise de gymnastique*, avec le concours de l'Orchestre symphonique. Pour terminer le spectacle, *Les Saisons*, grand ballet exécuté par 62 danseurs et danseuses. Ce ballet a été composé par M. Hartmann.

La soirée de la « Bourgeoise » est une de nos plus jolies soirées ; il y a toujours foule.

Problème électoral.

On se préoccupe déjà de l'élection prochaine des députés au Grand Conseil. Les partis prennent peu à peu position. Ils en sont aux pourparlers ; à bientôt, les aménités.

En attendant, voici ce qu'on lisait dans le *Journal helvétique* du 1^{er} avril 1803, à propos de l'élection du premier Grand Conseil vaudois.

* * *

« Les élections qui ont eu lieu ces jours-ci, à Lausanne, ont donné sujet à quelques personnes d'agiter cette question : *Dans une assemblée d'électeurs, portant chacun trois noms sur leur liste, peut-il arriver que quatre candidats obtiennent la majorité absolue ?* Un calcul fort simple fait voir que cela est possible dès qu'il y a quatre votants ou plus.

» Si l'on écrit qu'un nom on ne peut jamais obtenir qu'une majorité absolue, et cela avec deux votants pour le moins ; si l'on écrit deux noms, on obtient jusqu'à trois majorités absolues pourvu qu'on soit au moins six votants. Trois noms avec un minimum de dix votants permet jusqu'à cinq majorités absolues ; quatre noms, minimum quatorze votants, jusqu'à sept majorités absolues. Les personnes un peu au fait du calcul observeront facilement que les nombres de noms écrits, ceux des majorités obtenues et ceux des votants forment trois progressions arithmétiques qu'il est loisible de continuer aussi loin qu'on voudra. Du reste, il faut bien observer qu'en écrivant deux noms, on ne peut jamais obtenir plus de trois majorités absolues, quelque nombre de votants que l'on soit ; qu'en écrivant trois noms, on ne peut jamais obtenir plus de cinq majorités absolues, et ainsi de suite. Tout cela se prouve par une petite formule algébrique que voici : Posant la question : *Combien faut-il de votants, inscrivant chacun n noms sur leur liste, pour pouvoir obtenir m majorités absolues ?* En représentant ce nombre par x, on trouve

$$x = \frac{2m}{2n - m} ; \text{ d'où découlent toutes les conséquences que je viens d'énumérer. »}$$

DEVELEY, professeur.

Authentique. — Entendu, il y a quelques jours, dans un magasin de confections.

Une dame, choisissant une étoffe rose, demande : « N'avez-vous pas d'autres nuances de cette même couleur ? »

— A votre service, madame, nous avons la même couleur en bleu.

Contre pluie et vol. — Une servante remet à sa maîtresse une note de 100 francs, apportée par un garçon de boutique.

— Tenez, dit la maîtresse, voici un billet de 500 francs ; mais surtout ne le confiez pas à cet homme. S'il n'a pas de monnaie, qu'il repasse.

Au bout d'une minute la servante revient.

— Madame, j'ai confié tout de même le billet au garçon, pour qu'il descende chercher de la monnaie ; mais il n'y a pas de danger, je lui ai fait laisser ce parapluie.

Ao catsimo.

Accuta-vâi stasse que l'è 'na tota vretabillia, câ on n'oussera pas dere dâi dzanlies quauqu' dzor apri lo bcunan. S'è passaie à on catsimo

diabe lo mot que sè iò, ni quand l'ire. Vo vâide que l'è bin la vretâ; se l'ire onna meinta vo deri assebin dein quin veladzo cein l'è arrevâ, se l'è pè Trêtorrein âo per Treycovagne, por cein qu'onna dzanlie dè pllie eintaie su on outro ne compte pas, pas mè qu'on bordon dein onna benna iò ein a dza sat âo houit dozannes.

Dan lo menistre fasâi son catsimo dein on pâilo de la tiura quel'avâi por êtsâoda on vilho fornet de fê, de stau tot vilho fornet iò l'êtai re-presentâ on guierrier que portâve son bote su son cotson. Sti l'homme dèvessâi avâ tsaud, son valet assebin et quand lâi avâi bin dau fu, lo fê s'êtai bourlâ on bocon et lo veintro de sti guierrier vegnâi asse rodzo qu'onna brâza. Lè femâlle que l'irant lè dècoute coudhivant bin accutâ lo catsimo por quemeinci, ma à la vi que ne lâi compregnant pe rein, s'amusâvant à guegni lè dou lulus et, ma fâi, adieu catsimo et bounè paroles dâo menistre.

On coup, stisse lau dèvesâve dâo bon Dieu que pâo no consolâ dein totes noutrès misères; ie lau desâi que lè consolachons de sti mondo ne no fant pes mè que s'on mettâ dâi tsâossons pillein de pertes po corre dein la nâ sein solâ, mâ que lâi avâi onn'otra consolachon, d'amon sta zisse, que l'è quemet dâi choqe vèuâtâie qu'on met su cliiau tsâosson perci: cein retsâode gros Adan, po vère se tote cliiau felhie l'avant comprâ, sè vire vè l'Adèlâ à Djedion, onna crâna femâlla que vegniâi à la tiura po sa derrâire annâie, et lâi demande la question dau catsimo:

— Quelle sera ta meilleure consolation dans la vie et dans la mort?

Ma fâi, la pourra Adèle n'ein menâve pas lardze; s'on lâi avâi demandâ la grantiau de l'homme dau fornet, l'arâi su dere que l'ire on dâ dè pllie que son catsimo, ma oquie d'autro ne pouâve pas repondre. Tot parâi sè lâive ein coudheint djeindre lè man, mâ le vin asse rodze que lo drapeau fédérât; on arâi djurâ que savâi ma que n'ousave pas dere.

— Allons, ma fille, lâi desâi lo menistre por l'eincorrâdji, tu es trop timide, n'aie pas peur! Adan l'Adèle que l'avâi pouâire de ne pas fîre reçuva se ne savâi rein, et que frèquentâve dza on bocon, câ l'ire prâo alluraie, preind tot son corâdzo et quemet lo menistre demân-dâve oncora on iadzo:

— Quelle sera ta meilleure consolation dans la vie et dans la mort, autrement dit: sur qui seul peux-tu compter?

— Sur John au cordonnier, qui reste au bas du village, que dinse repond noutra vergo-gnâosa.

MARC A LOUIS.

Pas d'accord.

Nous avons reçu la lettre suivante:

Moudon, le 28 janvier 1905.

Monsieur le Rédacteur du *Conteur vaudois*,

Le *Conteur* a publié quelques extraits du travail intéressant de M. H. Jaccard sur l'origine des noms locaux. Permettez-moi d'en relever diverses inexactitudes étymologiques.

Rosey, *Rosay* ne dérivent pas de rose, ce qui du reste paraît tout à fait invraisemblable, mais de la forme *Rausetum*, provenant du germanique *raus*, roseau, allemand moderne *Rohr*.

Rionzettaz, un affluent de la Grande-Eau, et d'autres noms analogues n'ont rien à faire avec rionze (ronce). *Rionzettaz*, au XIII^e siècle, s'écrivait *Ruseta*, et la Grande-Eau se nomme *Ruisy* (plus tard *Materaqua*, eau mère). Ces deux noms ont évidemment la même origine que ruisseau, qu'on appelle en patois *ruz* ou *rio*, et *Rionzettaz* ou *Ruseta* est le diminutif de *Ruisy*.

Neyruz ne dérive pas non plus de noyer; ce nom est formé de *ruz*, ruisseau, et signifie

ruisseau noir, comme Neirvue et Noiraigue signifient eau noire.

Je pense aussi que Saumont n'a aucun rapport avec saule ou sureau. Il a sans doute la même origine que *Sontomont*, dans le Pays-d'Enhaut. Son dérive du latin *summum sommet*. Au XII^e siècle, on trouve la forme *en son le mont*, au sommet de la montagne.

Mais cela n'enlève rien à la valeur du travail de M. H. Jaccard.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

EUG. CORTHÉSY, prof.

Echappé belle! — Le train de Neuchâtel avait, il y a quelque temps, deux heures de retard.

Une dame attendait son mari à la gare.

— Oh! comme j'ai eu peur! dit-elle en se jetant dans ses bras. Qu'est-il donc arrivé?

— Rien. A la gare de Cossonay, nous avons enfoncé un wagon de bestiaux, mais heureusement les animaux seuls ont souffert.

— Et, vraiment, tu n'es pas blessé, chéri?

Une curieuse histoire.

La Bacha de Bude

par

Victor de Gingins de Moiry (1765).

IV

Il avait été jusques là inviolablement attaché à la religion de ses pères qu'il professait de bonne foi parce qu'il la croyait la meilleure, sans l'avoir cependant jamais examinée; son cœur lui rendait ce témoignage, et la seule pensée de mettre Mahomet à la place du Messie, lui paraissait un sacrilège; il n'avait jamais regardé l'un que comme un imposteur, et constamment reconnu l'autre pour le Sauveur du genre humain.

Dans la situation violente où il se trouvait il n'avait de soulagement et de consolation que dans Hali Mehemet, qui, par ses soins et ses empressements, avait gagné sa confiance; il lui laissait voir sans détour le fond de son cœur, il lui déployait tous ses scrupules; et celui-ci, que rien n'eût été capable de rebuter, en homme adroit, savait en tirer avantage, il lui disait en vrai renégat, qu'il comprenait bien que l'abjuration lui faisait quelque peine, que lui-même l'avait éprouvée, mais qu'on ne lisait pas dans l'âme, que c'était la façon de penser qui décidait de la religion, et non pas les signes extérieurs; qu'il pouvait toujours rester Chrétien dans le cœur, malgré quelques phrases qu'on lui ferait reciter, qu'il ne les prononceroit que pour sauver sa liberté et sa vie, que c'est le cœur qui renie, et non pas la bouche, et que St. Pierre qui avait renié trois fois le Seigneur, n'en avait pas moins été le chef de son Eglise.

Le fourbe se gardait bien d'ajouter que St. Pierre ne tarda pas à reconnaître sa faute, qu'il s'en repentait et en pleura amèrement et qu'il fut un des Apôtres le plus zélé de l'Eglise Chrétienne. Ainsi Hali le pénétrait du poison de l'hérésie la plus atroce.

Pour lui ôter un dernier et faible scrupule, le séducteur le pria de réfléchir qu'il n'aurait pour témoin de son changement personne devant qui il eût à en rougir, qu'au contraire, étant au milieu des Ottomans, il n'y aurait pas un d'eux qui ne fût édifié et ne lui tint compte d'avoir embrassé la foi Musulmane. Cette réponse, qui ne tiroit sa force que de la faiblesse de celui à qui elle était adressée, fit cependant son effet, il demanda vingt et quatre heures pour rendre sa réponse, quoique sans doute dès ce moment là son parti fût pris dans son cœur.

Hali Mehemet rendait tous les jours un compte exact au Grand-Vizir de ses conférences avec son pénitent. Etonné de sa résistance il l'en estima d'avantage. Quelque éclairé qu'il fût, il n'imaginait pas qu'il y eût à balancer entre les honneurs et l'esclavage; cette façon de penser est d'autant moins surprenante dans un Musulman qu'on n'a pas d'exemple qu'un Turc se soit fait Chrétien, pendant qu'au contraire les Chrétiens renégats fourmillent. Il fut donc informé qu'il étoit sur le point de se rendre, et que vraisemblablement dès le lendemain il seroit en sa disposition: les ordres furent donnés en conséquence.

Kiuperli qui, par son élévation et son pouvoir, étoit sans contredit le premier particulier de l'Univers, qui, d'un regard doux ou severe, décidait du bonheur ou du malheur de ceux qui l'environnoient, le reçut avec cette affabilité à laquelle on ne résiste pas; et après une conversation dans laquelle il lui donna des marques de sa bonté et de ses intentions favorables à son égard; il lui dit, qu'il souhaitoit l'attacher à sa personne, parce qu'il estimait ce qui lui paroissait de son caractère et de ses talents, que s'il vouloit se rendre à ses volontés il auroit soin de lui, mais qu'il savoit ce qu'emportait cette proposition et qu'il lui paroissait qu'à tout prendre le turban valoit mieux que les fers.

Il est étonnant combien les objets qui frappent nos yeux font d'impression sur notre âme, combien ils ajoutent à nos sentiments, à toutes nos réflexions, la présence du Grand-Vizir et ses bontés effacent non seulement tout ce qui pouvoit rester de scrupule au prisonnier sur l'engagement qu'il alloit prendre, mais il sentit renaître chez lui le calme et la tranquillité, il répondit à Kiuperli avec une fermeté de laquelle il ne s'étoit pas cru capable:

« Seigneur, le feu de tes yeux égale les rayons du soleil, et la lumière de ton esprit perce les plus épaisses ténèbres; les paroles de ta bouche, sem-blables à la rosée du matin, pénètrent et vivifient, elles ont passé dans mon âme; je suis un autre homme, je brûle du désir de t'imiter, je suis Musul-man, dispose de ton serviteur, je m'abandonne à ta sublime protection.

Le Grand-Vizir lui témoigna sa satisfaction dans les termes les plus affectueux et l'envoya aux Immaus, qui étoient préposés pour l'agréer à la loi Musulmane. Ainsi, après avoir essuie la cérémonie qu'elle exige, et reçu le nom d'Apti, qu'il ne quitta plus, il fut reconduit avec pompe dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, où il lui envoya un turban, un cimeterre et une veste; ce qui étant une distinction et une marque d'estime particulière, étoit par cela même un présage des faveurs qu'il espérait. En effet peu de temps après il lui fit remettre deux bourses, l'une de satin verd, remplie d'or, richement travaillée; l'autre plus belle encore de satin ponceau, dans laquelle il trouva un brevet d'Aga, charge militaire, qui répond à celle de Colonel.

Ces faveurs paroîtront peut-être plus vite obtenues que méritées, mais la surprise que peuvent causer des distinctions si marquées, cessera dès qu'on sera informé que Kiuperli méditoit alors son expédition de Candie, pour le succès de laquelle il ne négligeoit aucun moyen possible. Il s'agissoit d'emporter cette place capitale de l'Isle de ce nom par un siège régulier, et pour remplir cet objet difficile il avoit besoin d'Officiers expérimentés et intelligents dans cette partie de l'art militaire, et surtout qui entendissent la guerre comme on la faisoit en Europe, puisque c'étoit à des Européens à qui il avoit à faire; il trouva donc dans la personne d'Apti Aga ce qu'il cherchoit. (A suivre.)

Improvisation. — Dernièrement, dans un banquet, un des convives, qui ne s'y attendait nullement, est désigné pour major de table.

Fort embarrassé, il réfléchit longuement, se lève enfin et débute ainsi:

« Messieurs et chers concitoyens, l'usage des repas remonte à la plus haute antiquité... »

Entre deux. — Les rares soirées où il n'y a pas spectacle ou bal organisé par quelque'une de nos sociétés locales, le Théâtre et le Kursaal donnent des représentations auxquelles le public semble prendre goût de plus en plus. C'est presque toujours salle comble. Demain, au Théâtre, deux succès, *L'Ami des Femmes*, de Dumas, et *Mon enfant*, de A. Janvier.

Au Kursaal, toute la semaine, spectacle choisi et très varié. Voir aux annonces.

L'Emplâtre Alcock

est un emplâtre poreux destiné à attirer la circulation du sang à la peau et à faciliter l'exhalation par les pores. Il est le remède par excellence contre les engorgements des reins, du foie et de la rate.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.